

## Brèves littéraires

*Brèves*

# Le paradoxe d'Olbers

Stéphane Durand

Numéro 76, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, S. (2007). Le paradoxe d'Olbers. *Brèves littéraires*, (76), 33–37.

## STÉPHANE DURAND

### LE PARADOXE D'OLBERS\*

Ils montaient vers le Nord dans le noir de la nuit. Voilà comment commençait ce roman découvert par hasard dans le train. Par hasard ? Était-ce vraiment par hasard ? « Pardon monsieur, puis-je m'asseoir à vos côtés ? Ah ! vous lisez du Edgar Poe. Curieux livre n'est-ce pas ? Avez-vous remarqué comment le livre débute ? Par cette idée du Nord. Une idée qui d'ailleurs fascinait un de vos plus grands pianistes. »

Ils montaient vers le Nord dans le noir de la nuit. Ils s'étaient rencontrés par hasard, dans un train cahoteux pratiquement vide, qui roulait presque sans escale vers le Grand Nord. D'un haut-parleur miteux s'échappait une pièce pour piano très lente, la vingt-cinquième *Variation Goldberg* de Jean-Sébastien Bach. Les notes s'échappaient une à une, très lentement, si lentement que chaque silence semblait étiré par une main invisible. « Curieux pianiste, n'est-ce pas ? Avez-vous remarqué comment il sculpte les silences ? Et comment il chantonne en jouant ? Cela rendait d'ailleurs fous les ingénieurs du son lors de ses séances d'enregistrement. »

Ils montaient vers le Nord dans le noir de la nuit. À l'extérieur, rien. Que l'obscurité glaciale de la nuit solitaire. Il y avait bien de temps en temps une étoile filante, et le ciel avait beau être étoilé, entre les étoiles c'était le noir absolu, on y sentait la profondeur du néant opaque. « Curieux phénomène, n'est-ce pas ? Saviez-vous que le noir de la nuit révèle que l'univers n'est pas infini ? Ou qu'il n'est pas éternel ? Le noir de la nuit semble aller de soi, mais détrompez-vous. Si l'univers

---

\* Tous les éléments factuels du texte sont véridiques à une ou deux petites exceptions près.

était infini et éternel, la nuit serait aussi lumineuse que le soleil. Il y aurait tellement d'étoiles visibles qu'aucune région ne serait sombre entre elles, le ciel ne serait plus qu'une flamboyante tapisserie. C'est il y a près de deux siècles qu'un certain Olbers fut le premier à relever ce fait. En 1823, si cela vous intéresse. »

Il roulait vers le Nord dans le noir de la nuit. Glenn Gould aimait conduire la nuit. D'ailleurs, c'était un homme de la nuit. Il avait horreur du soleil. Il passait ses nuits à jouer. Et à lire. Du Edgar Allan Poe, sans doute.

Il marchait vers le Nord dans le noir de la nuit. L'aube allait bientôt poindre et Évariste Galois savait qu'il allait bientôt mourir. En ce matin de 1832, en banlieue de Paris, il allait être tué dans un duel dont il n'avait bien sûr pas voulu, mais sans pouvoir le refuser. Il n'était qu'un frêle jeune homme de vingt ans et n'avait aucune chance devant son athlétique rival. Toute la nuit, il avait travaillé, complétant son œuvre. Mais le temps manquait, sans arrêt dans la marge il avait écrit : « je n'ai pas le temps, je n'ai pas le temps ». Il savait que son œuvre était importante. Il en avait soumis une ébauche quelques mois auparavant au plus grand mathématicien français de l'époque, mais n'avait reçu aucune réponse. Pourtant, il savait que ses découvertes étaient fondamentales, et qu'un jour elles seraient reconnues à leur juste valeur.

Ils montaient vers le Nord dans le noir de la nuit. Voilà comment commençait ce roman découvert par hasard dans le train. Par hasard ? Était-ce vraiment par hasard ? « Pardon, monsieur, puis-je m'asseoir à vos côtés ? Ah ! vous lisez du Edgar Poe. Curieux personnage n'est-ce pas ? Saviez-vous qu'il fut le premier à résoudre le paradoxe d'Olbers, cette fameuse énigme du noir de la nuit ? Oui, oui, avant tous les scientifiques. Bien sûr, nous savons aujourd'hui pourquoi la nuit est noire. En effet, l'univers est en expansion. Il était donc plus petit dans le passé. D'autant plus petit qu'on recule dans le temps.

Il a donc débuté à un certain moment, lorsqu'il était infiniment petit. L'univers a ainsi eu une naissance, il y a quinze milliards d'années. N'existant pas depuis l'éternité, la lumière des plus lointaines étoiles n'a donc pas encore eu le temps de nous parvenir. Voilà pourquoi il fait noir la nuit ; toutes les étoiles ne nous éclairent pas encore. Mais tant qu'on n'avait pas découvert l'expansion de l'univers, le noir de la nuit pouvait sembler obscur. Edgar Poe avait pourtant vu juste, bien avant tout le monde. »

Ils montaient toujours vers le Nord dans le noir de la nuit. À l'extérieur, toujours rien. Toujours le noir absolu. Le haut-parleur miteux égrenait toujours du Bach. Ou était-ce du Gould ?

Il montait vers le sommet vers le noir de la nuit. Là-haut, le plus puissant télescope de l'époque l'attendait. Un miroir de près de trois mètres, dans une structure gigantesque. En posant son oeil sur l'oculaire du mastodonte, au moment où la lumière des plus lointaines galaxies percuta le fond de sa rétine, il comprit qu'il avait fait dix ans auparavant la plus grande erreur de sa vie. Il n'en revenait pas. Lui, Albert Einstein, pourtant un révolutionnaire, avait été trop conservateur. Une décennie avant la construction de ce télescope, il aurait pu prédire que l'univers était en expansion. Simplement en restant assis à son bureau, avec comme seuls outils sa pensée et ses calculs, il aurait pu annoncer au monde entier que le cosmos se dilatait, et donc que l'univers n'était pas immuable et éternel. C'est ce que lui disaient ses équations. Quelle prédiction grandiose cela aurait été, peut-être la plus grande prédiction de l'histoire de l'humanité, dix ans avant que les télescopes ne nous la révèlent. Seulement, il n'a pas fait assez confiance à ses équations. Il n'a pas voulu croire ce qu'elles s'évertuaient à lui dire. Comme tous et chacun à l'époque, il était persuadé que l'univers était immuable. Pourtant, il aurait dû savoir que les équations n'ont pas de préjugés. Et que la nuit est noire.

Il montait vers le Nord dans le noir de la nuit. Enfin, Gould réalisait son rêve. S'éloigner des hommes pour être seul. S'isoler pour mieux communiquer. N'avait-il pas déjà dit qu'il aurait aimé essayer être prisonnier. Prisonnier pour mieux être libre. Comme la musique de Bach, prisonnière du contrepoint pour mieux le transcender. Il aurait choisi une prison grise, bien sûr. Il avait horreur des couleurs. Il jouait toujours la nuit. Et travaillait les silences comme un sculpteur le marbre.

Ils roulaient vers le Nord dans le noir de la nuit. Ils s'étaient rencontrés par hasard, dans un train cahoteux pratiquement vide. Mais était-ce vraiment par hasard ? Curieuse théorie, n'est-ce pas, cette mécanique quantique ? Une théorie qui allait révolutionner le monde. Une théorie du monde atomique, qui allait conduire aux téléphones cellulaires et aux ordinateurs portatifs. Dans sa tombe, Évariste Galois avait de quoi être fier. Cette nouvelle théorie reposait sur son œuvre. Ses découvertes mathématiques se révélaient finalement toucher à l'essentiel, décrivant le comportement des particules au plus profond des entrailles de la matière. Mais Einstein était contre. Pas contre l'efficacité de la théorie quantique, bien sûr, car ses succès étaient indéniables. Mais contre ses fondements conceptuels, apparemment impossibles à vérifier expérimentalement.

Ils voyageaient dans le noir vers le bout de la nuit. Ils s'étaient rencontrés par hasard, dans un train cahoteux pratiquement vide. Mais était-ce vraiment par hasard ? Curieuse théorie, n'est-ce pas, cette mécanique quantique. Une théorie du hasard justement. Un authentique hasard semblait oeuvrer au plus profond de la matière. Mais Einstein était contre. Il ne pouvait accepter ce rôle du hasard. Cela allait à l'encontre de sa vision d'un univers réglé comme une horloge. « Dieu ne joue pas aux dés » se plaisait-il à répéter. Mais les années passaient et la théorie quantique avait de plus en plus de succès. Einstein s'enfonçait dans l'isolement de ses convictions. Vers la fin de sa vie, n'ayant toujours pas accepté cette

théorie dont les fondations lui semblaient chambranlantes, il dira : « je me fais l'effet d'une vieille horloge qui bat dans une maison en feu ». Il se réfugia alors dans la musique. Il adorait celle de Bach. Il admirait chez lui son extraordinaire science du contrepoint. Cette aisance avec laquelle il mêlait les différentes voix, superposait les diverses mélodies. Ces mélodies qui dialoguaient, s'entrelaçaient, se répondaient l'une l'autre; avec des sujets communs qui revenaient sans cesse, mais apprêtés de différentes façons : inversés, décalés, augmentés, diminués, rétrogradés. Cette musique à plans multiples le fascinait totalement. Il aimait laisser son esprit y vagabonder, s'y perdre, rebondir d'une voix à l'autre. Il aimait tantôt suivre une seule voix, tantôt tenter de saisir l'ensemble. Il est mort au printemps de 1955, le printemps même où Glenn Gould enregistrerait son premier disque. Celui, légendaire, des *Variations Goldberg*.

Ils montaient dans le noir vers le Nord de la nuit. Voilà comment se terminait ce roman découvert par hasard dans le train. Mais était-ce vraiment par hasard ? En 1982, l'année où Glenn Gould mourait, une expérience de physique démontrait que les fondements de la théorie quantique étaient bons. Et donc qu'Einstein avait eu tort. Dans sa tombe, Évariste Galois pouvait se retourner fièrement.